

RICHARD ANDREJEWSKI :

PAR QUOI REMPLACER DIEU?

Un article paru dans une revue à grand tirage m'a semblé si implacablement logique dans son regard sur notre monde et si apte à provoquer des réflexions fécondes, que je me permets de le reproduire ici pour en faire profiter ceux d'entre vous qui ne l'auraient pas encore lu.

« A partir d'un certain stade l'homme occidental a commencé à ne plus croire en un Dieu agissant et Tout-Puissant, Maître du destin des hommes et juge suprême de leurs actes. L'idée que Dieu a créé l'homme s'est démodée, nous sommes le produit de l'évolution. L'enfer, avec son imagerie évocatrice, n'a plus prise sur les esprits. On a commencé à envisager la vie comme un phénomène plus ou moins accidentel, le péché est devenu une notion relative, d'ordre sociologique, et même, pour beaucoup, une pire fiction. Après avoir vécu des millénaires sous la protection des dieux, l'humanité en est venue à regarder toute croyance comme archaïque et relevant de la superstition. A la manière d'un fils qui estime n'avoir plus besoin de son Père, l'homme s'est lancé dans le monde pour y faire seul son chemin.

Il a continué à croire au bien et au mal, et à savoir quand il faisait le mal tel qu'il le concevait, mais sans plus croire qu'il avait offensé Dieu et encouru son châtement. De châtement, en fait, il n'était plus question; il éprouvait simplement un sentiment de culpabilité ou prenait la résolution de ne plus retomber dans la faute. »

(Sélection du «Reader's Digest» mai 1970)

Entre cette conception de la vie et celle qui consiste à essayer de se bien conduire parce que Dieu l'ordonne, il y a une marge. Aujourd'hui, l'homme pourrait faire tout ce qu'il veut en ne tenant compte que des limites imposées par les lois de son pays et sa propre conscience.

Ce qui constituait précédemment une offense contre Dieu est devenu «anti-social»; le péché est devenu un délit; on attribue les préceptes religieux qui gouvernaient la conduite des humains à des raisons d'hygiène, d'efficacité ou de valeur sociale. On a condamné le vol parce que l'honnêteté est la meilleure des politiques. On a essayé d'éviter l'infidélité conjugale parce qu'elle peut nuire à la bonne entente. Ceux qui ont continué à fréquenter l'église l'ont fait pour respecter une tradition. La vertu trouve aujourd'hui sa récompense en elle-même, tout simplement parce qu'elle ne peut la trouver ailleurs.

Toute morale fondée sur la société varie selon le temps, le lieu et les circonstances. Elle ne comporte aucun absolu et ne se présente pas comme un ensemble de règles claires et codifiées. C'est l'opinion publique qui devient le fondement du code, et les sondages d'opinion prennent la place des prophètes. C'est une morale dépourvue de racines solides plongeant de façon rassurante dans le passé, une morale sans cesse exposée à des modifications, sous l'impulsion d'un évènement, d'une découverte scientifique ou d'une nouvelle théorie comme celle de Freud, par exemple, qui a transformé les critères moraux de beaucoup de gens.

Passons maintenant à l'une des conséquences possibles de cet état de choses. Supposons qu'un gouvernement décide, en se fondant sur des considérations d'ordre pratique, qu'il est indispensable d'étendre la peine de mort à un délit qui, jusque là, n'entraînait pas ce châtiment fatal, ainsi, en U.R.S.S., la peine capitale a-t-elle été décrétée contre tout individu coupable d'un vol aux dépens de l'État. Une fois qu'une telle loi trouve sa justification dans l'intérêt supérieur de la société, est-il possible à quiconque appartient à cette société de la condamner et de juger immorales les exécutions qui s'ensuivent? Faisons un pas de plus et supposons qu'un gouvernement déclare passible de la peine de mort des gens dont l'existence même est jugée contraire au bien de la société. Ce fut la position des nazis à l'égard de six millions de Juifs. Nous trouvons cela horrible, mais au nom de quoi justifier notre horreur, sinon au nom de ce concept périmé qu'on appelle la loi de Dieu? Si nous croyons que les besoins de la société constituent la loi suprême, quel mal y a-t-il moralement là-dedans? Tous les nazis pouvaient soutenir que leur devoir était d'obéir à la loi dès lors qu'elle émanait du gouvernement souverain de l'Allemagne et qu'il y avait là, en fait, pour eux une obligation morale. Si nous ne sommes plus convaincus que l'homme est une créature de Dieu, pourquoi la vie humaine est-elle sacrée? Si le fait de supprimer la vie humaine n'est pas condamné en soi, sauf si la loi s'y oppose, que dire de délits moins lourds de conséquences: fraude, escroquerie, viol, **adultère, perversion sexuelle, avortement**? Selon notre nouveau code, est-il un acte au monde — si choquant soit-il — contre lequel on puisse logiquement protester ou que l'on puisse condamner, si ce n'est au nom de la loi. Or les lois humaines varient. De fait, une partie du monde occidental n'a-t-elle pas déjà abrogé, ou suspendu dans leur application, **celles qui s'opposaient aux trois derniers délits** que nous venons d'énumérer, pour la seule raison que les goûts et les opinions ont changé?

LES PARENTS DÉSEMPARÉS

Donc l'homme a quitté la maison de son père pour vivre indépendant. Mais possédait-il la maturité nécessaire pour mener à bien pareille aventure? Il sent se dissoudre les principes auxquels il a cru toute son existence. Une chose surtout le déconcerte, le blesse, l'effraie et l'ulcère, une chose devant laquelle il est aussi désarmé que devant tout le reste: la révolte de ses enfants contre lui.

Pensons un peu à l'embarras des parents d'aujourd'hui. Si, faisant exception à la règle, ils ont conservé la foi en un Dieu qui nous connaît, nous observe et nous punit, leurs enfants, grandissant dans le monde actuel, se sentent coupés d'eux. Les enfants, en effet, ne peuvent pas ne pas voir comment se comportent les autres dans la société «laïque»; ils ne peuvent pas ne pas s'imprégner de la mentalité qui y règne, du sens des valeurs qui y règne, du sens des valeurs qui y prévaut. On peut retarder la «laïcisation», mais on ne peut l'empêcher. De leur côté, les parents non croyants, comme ceux qui pratiquent d'une façon purement formelle, ne disposent d'aucun moyen d'influencer leurs enfants. Ils sont conscients du vide total laissé par l'absence de toute foi et cependant ils ne peuvent guère ériger en modèle la situation boiteuse où ils se trouvent placés: un pied dans le matérialisme et l'autre dans une morale désuète. Comment enseigner à un enfant le droit chemin si l'on ne peut justifier les raisons qu'on a de juger ce chemin «droit»? Ces parents-là sont en plus mauvaise posture encore quand ils essaient de répondre à la question à laquelle répondait la religion: quel est le sens de la vie? Quand on est obligé d'avouer à un jeune que son existence est dépourvue de sens, quelle raison invoquer pour l'empêcher de se droguer? Plus encore, quelle raison invoquer pour le détourner du suicide? Si les jeunes ne se suicident pas, c'est que, pour des raisons strictement personnelles, ils n'en ont pas envie.

«DONNEZ-MOI UNE RAISON»

Demandez à n'importe quel jeune révolté pourquoi il se livre à des actes que la génération précédente tient pour dépravés, autodestructeurs ou irresponsables, et vous entendrez toujours le même refrain: «Pourquoi pas?». Essayez donc de trouver une réponse à ce «Pourquoi pas?». Si vous êtes en pleine transition, en pleine demi-mesure, si vous avez abandonné la foi tout en continuant à vous comporter comme si vous la possédiez encore, afin de conserver une certaine cohésion à votre existence, alors vous n'avez rien à répondre. Vous vivez toujours, grosso modo, selon certaines normes morales, c'est entendu, mais vous êtes incapable d'expliquer pourquoi. C'est là-dessus que reposent le curieux sentiment de culpabilité, si souvent ressenti par les parents en face du comportement intolérable de leurs enfants, et l'indulgence dont, en conséquence, ils font preuve à l'égard de ces jeunes qui les rejettent.

Le «Pourquoi pas?» du jeune révolté peut s'interpréter de deux façons au moins. Il veut dire non seulement: «Qu'est-ce qui m'empêche d'agir comme je le veux?», mais encore: «Donnez-moi une raison valable». En fait, nous sommes en présence d'un être qui a désespérément besoin de croire en quelque chose. Il ne cesse de chercher à quoi il pourrait bien s'adonner, que ce soit les drogues hallucinogènes, le bouddhisme Zen, l'érotisme, l'astrologie, une nouvelle conception de la société, l'extrémisme, l'hédonisme ou le nihilisme. Il recherche tous les «ismes», sauf, bien entendu, ceux de ses parents, qu'il juge lâches et malhonnêtes.

Ce jeune révolté n'a pas encore trouvé sa foi. Quand il s'est aperçu que toute une civilisation ne repose sur aucun fondement moral solide, qu'elle est entièrement minée, selon lui, par l'hypocrisie, qu'elle ne lui apporte rien qui donne un sens à son existence, il a reçu un tel traumatisme qu'il en est resté muet, dérouté, perdu. Il n'a aucune possibilité d'être sûr de rien. Et s'il est un terme apte, entre tous, à exprimer sa réaction affective à l'égard d'une société qui lui apparaît dépourvue de tout fondement moral utile, c'est le mot «dégoût».

Mais ce n'est pas tout. La funeste plongée de l'homme dans le matérialisme entraîne encore d'autres conséquences. En se libérant de la crainte de l'enfer, l'homme a renoncé à l'espoir du ciel: on vit, on meurt, un point c'est tout. Nos aïeux possédaient la prodigieuse espérance d'une vie éternelle. Nous, nous espérons encore vaguement, qu'après tout il peut y avoir du vrai là-dedans, mais nos enfants, eux, sont, au pied de la lettre, sans espoir et ne croient qu'en ce que cette vie leur apporte de tangible.

Bien plus: si l'homme est moralement son propre juge, si l'État tient son autorité du consentement des gouvernés, il n'existe aucune autorité effective. Derrière vous et moi, il n'y a que le gouvernement que nous avons créé et, derrière ce gouvernement, la matraque et le fusil. La naissance d'un enfant, ce n'est plus un élément du plan divin, c'est un hasard de la biologie. Ce hasard confère-t-il la moindre autorité aux parents? Le professeur possède plus de connaissances que l'élève; est-il pour autant une autorité? Les policiers, loin d'incarner la loi, sont considérés comme une «bande de salauds». Les jeunes se moquent des chefs d'État, maltraitent les doyens de faculté, brûlent les drapeaux de leur pays et déploient celui de l'ennemi. Pourquoi ne pas le faire; si l'autorité n'existe pas?

Peut-être est-il inévitable que l'homme, ne ressentant plus le besoin urgent d'implorer Dieu pour sa subsistance et sa protection contre les éléments, cesse de lui demander quoi que ce soit. A mesure que leurs besoins matériels sont comblés, les humains semblent s'orienter vers le stade où en est arrivé aujourd'hui le monde occidental.

Et pourtant les grandes questions se posent toujours. Celui qui contemple l'œil d'une mouche, le mécanisme d'un doigt humain, le camouflage d'un lépidoptère ou les structures de toutes les formes que prend la matière

à partir de variations dans l'agencement de protons et d'électrons, celui-là, s'il soutient que nul n'a présidé à cette ordonnance, qu'elle procède d'un pur hasard aveugle, croit en un miracle plus stupéfiant qu'aucun de ceux que rapporte l'Écriture.

L'extraordinaire complexité du cerveau humain ne peut-elle servir à autre chose qu'à assurer la survivance de l'espèce? Dans les aptitudes de ce cerveau; n'est-il pas permis de discerner quelque fonction plus haute que la simple conservation de l'être humain? Et, si toutes les espèces possèdent un prodigieux instinct de conservation, de quelle chimie aveugle procède-t-il donc? Si l'univers est fini, qu'y a-t-il au-delà? Qu'existait-il avant qu'il commençât? S'il est éternel et sans limites, n'échappe-t-il pas, alors, à jamais, à notre connaissance, laissant pour toujours sans réponses les questions essentielles?

Questions d'écoliers, si l'on veut, que toutes celles-là, mais l'on ne peut y échapper. Notre matérialisme est terriblement creux et repose sur des hypothèses aussi simplistes que fragiles; il est peu attrayant et peu convaincant, avilissant, scandaleusement incomplet et pourtant arrogant dans ses prémisses. Non décidément, l'idée de Dieu mérite un meilleur substitut.

Tout au long de ce texte, j'ai pensé à cette exclamation du prophète Jérémie contre un peuple d'Israël, qui avait choisi d'oublier son Dieu pour mieux se prosterner devant des dieux issus de l'imagination et des passions humaines:

«Mon peuple a commis un double péché; ils m'ont abandonné moi qui suis une source d'eau vive, pour se creuser des citernes, des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau.»

(Jérémie 2:13)

Le prophète avait averti son peuple du désastre qui allait fondre sur lui.

Je ne veux pas ici envisager de catastrophe apocalyptique; je pense plus fondamentalement au drame d'une vie qui n'a pas Dieu, ou qui ne l'a plus, et qui cherche inévitablement à le remplacer par quelqu'un ou quelque chose d'autre. Car l'âme a soif d'adorer, d'honorer et de servir.

Alors, elle se creuse des citernes qui se révèlent toutes crevassées, tandis qu'une voix éternelle fait entendre ce cri:

«Je suis le pain de vie; celui qui vient à moi n'aura jamais faim; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif.» (Jean 6)

Le prophète Amos avait un jour déclaré:

«Voici, les jours viennent, dit le Seigneur, l'Éternel, où j'envverrai la famine dans le pays, non pas la disette du pain et la soif de l'eau, mais la faim et la soif d'entendre les paroles de l'Éternel.»

(Amos 8:11)

Chers amis, puissions-nous tous être tiraillés par cette faim-là!